

SECONDE CHANCE

I. ÉVEIL



JF ROMEO

JF ROMEO

Seconde chance

Éveil

© JF ROMEO, 2026

ISBN numérique : 979-10-405-9723-0

Image générée par Librinova avec l'aide de l'Intelligence Artificielle

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

PROLOGUE

Inconnu.

Des années plus tôt.

Harmonie

Poésie

Bénie

J'émerge doucement de mes rêves.

*Mon esprit proteste, tentant de me maintenir dans cette langueur
exquise.*

Il refuse de quitter la douceur qui enveloppe chacun de ces mots.

Jessica.

— Ben vas-y, passe ! Fais comme si je n'existais pas !

Et voilà... Il n'était pas encore 8 heures trente du matin, et j'étais déjà excédée. En même temps, j'étais une fois de plus presque en retard. Et comme tous les matins, les personnes au volant étaient énervées, excitées, agressives. Les voies des autoroutes, aussi bien que celles des routes nationales, étaient saturées. Les voitures tentaient de gagner quelques précieuses secondes en slalomant sur toutes les voies, en forçant le passage, en dépassant par la droite ou carrément sur la bande d'arrêt d'urgence.

Un début de matinée normal dans la périphérie de Marseille...

Je jetai un coup d'œil anxieux à l'horloge de ma voiture. J'entendais déjà Valia me faire remarquer avec son petit air hautain « Hum ça fait déjà deux fois dans la même semaine que tu es en retard ». Bon effectivement, nous n'étions que mercredi... Et comme d'habitude, j'aurais une furieuse envie de répondre à son comportement de petite peste par une attitude tout aussi puérile : lui tirer la langue et lever les yeux au ciel ! Mais comme d'habitude, je n'en ferais rien. Ce n'était pas que je n'osais pas, non. Mais l'éducation stricte prodiguée par mes parents m'empêchait d'avoir ce genre d'attitude.

Je soupirai. Pour la énième fois, je me demandai pourquoi je ne partais pas un bon quart-d'heure plus tôt le matin. Je connaissais cependant la réponse : j'avais toujours assez de temps pour lancer un lave-vaisselle et essuyer celle qui séchait, ou pour étendre une lessive. Ou pour toute autre tâche ménagère si épanouissante.

Et encore, depuis que j'avais quitté mon cher et tendre époux, je m'étais affranchie de pas mal de corvées. Mais il en restait encore... trop...

Je sursautai. La voiture derrière moi klaxonnait furieusement car je n'avais pas avancé des deux mètres qui me séparaient du véhicule devant moi. Je soupirai une seconde fois et jetai un autre coup d'œil à l'horloge. Bientôt plus aucun espoir de me présenter à l'heure au bureau.

Pourtant je n'avais pas une longue distance à parcourir entre Luynes et les locaux de la société dans laquelle je travaillais, à Aix en Provence. Une dizaine de kilomètres, tout au plus. Mais je devais emprunter les routes qui desservaient les villages entre Marseille et Aix-en-Provence aux pires moments de la journée, à savoir les heures de bureau. Il fallait donc subir les kilomètres de bouchon, le matin comme en fin d'après-midi. Cela étant dit, je n'échangerais ma place pour rien au monde. J'adorais cette région.

J'avais fait mes études et travaillé deux ans à Aix-en-Provence. J'avais ensuite pris la décision de suivre mon conjoint vers Valence où j'avais vécu une quinzaine d'année. Je m'y étais mariée et mes deux enfants y étaient nés. Mais ma vie de couple n'avait pas été à la hauteur de ce que j'en attendais. Comme beaucoup de personnes, somme toute, au vu du nombre de divorces prononcés chaque année. Alors j'étais revenue m'installer avec Nelya et Liam, mes enfants, dans cette ville que j'aimais tant.

J'avais répondu à plusieurs offres d'emploi, et une fois le poste obtenu, j'étais partie en quête d'un logement. J'avais eu un coup de cœur pour la petite maison dans laquelle nous avons vite aménagé. Et même si la séparation avait été difficile à accepter pour mes enfants, nous étions prêts pour un nouveau départ.

Par bonheur, ils s'étaient très vite adaptés à leur nouvelle vie : l'école, les activités, nos voisins charmants - surtout Mathy, une adorable mamie qui les gâtait dès qu'elle en avait l'occasion - et les amitiés nouées. Tout avait contribué à faciliter leur adaptation... et du coup la mienne !

Je repris contact avec la réalité. J'étais presque arrivée à la jonction qui desservait le parc d'entreprises que je devais rejoindre au plus vite, et la circulation était un peu plus fluide. J'atteignis enfin le parking réservé aux collaborateurs et garai ma voiture sur la première place disponible. J'attrapai mon sac à main et mon ordinateur portable, et me dirigeai d'un

pas vif vers l'entrée, tout en fourrageant dans mon sac à la recherche de mon badge. Une fois l'accès autorisé, et le badge passé à nouveau à l'entrée pour pointer mon arrivée, je m'autorisai une seconde pour souffler.

Je souris à la toute belle jeune fille, à peine sortie de l'enfance, qui était déjà derrière son guichet.

— Salut Mandy ! Alors cette soirée entre copines ? Mémorable ? Bien arrosée ? Charmante compagnie ?

Elle me décocha un sourire éblouissant.

— Oui, oui et oui ! On en discutera plus tard. File vite à ton bureau ou tu vas donner satisfaction à Miss Pimbêche avec 30 secondes de retard potentiel !

Je gloussai. J'avais trouvé que ce surnom allait comme un gant à notre grande amie Valia. J'agitai la main vers Mandy en pressant le pas.

— A plus !

Mais elle avait déjà adopté sa voix suave de réceptionniste, l'oreille collée au téléphone. Je courus presque dans les couloirs et pilai devant la porte de l'open space qui abritait mon bureau et ceux des trois autres chargés administratifs. Je jetai un coup d'œil à ma montre : deux minutes d'avance. Je rentrai dans le bureau, le pas léger, le sourire aux lèvres en lançant un « bonjour tout le monde » enjoué.

Le bureau en face du mien était occupé par Alexandre, un homme doux, gentil, prévenant... adorable, en somme. C'était le responsable de notre service et le plus expérimenté de nous tous. Les deux autres bureaux qui se faisaient face étaient occupés par ma grande copine Valia, alias Miss Pimbêche, et Naëlle, une jeune femme complètement sous la coupe de Valia. Elle lui portait une admiration sans borne, et se pliait à ses quatre volontés.

Alexandre releva le nez de son dossier. Il me sourit avec son sempiternel « enfin ! Voilà la plus belle ! Bonjour le rayon de soleil de ce bureau ! ». Ce qui faisait inévitablement grincer des dents les deux autres. Valia jeta un coup d'œil rapide à l'horloge suspendue au mur. Elle

grommela un « bonjour » maussade, certainement déçue de ne pas pouvoir me faire une remarque acerbe. Comme je le pensais plus tôt, un début de matinée normal, quoi !

Je posai mon sac sur le meuble bas derrière mon bureau, tout en balayant du regard les documents et dossiers qui n'attendaient que moi. Je soupirai (pour la troisième fois en si peu de temps !). Allez, il fallait maintenant plonger dans cette paperasse.

La société qui m'employait, Biogénética, était un laboratoire de recherche sur les maladies génétiques, et de recherche sur les produits de santé liés à ces maladies. Trois filiales se trouvaient en France, et deux en Europe. L'organisation était un peu particulière car notre service comptabilité et finances, qui gérant toutes les sociétés, ne se trouvait pas à Paris, dans la plus grande structure, mais ici, à Aix-en-Provence.

Alexandre prenait en charge à lui seul les filiales européennes. Et Valia, Naëlle et moi, les filiales françaises. Notre responsable hiérarchique direct, après Alexandre, était le Directeur Administratif et Financier, Monsieur TAMBON, qui avait son bureau au deuxième étage, dans les hautes sphères parmi les cadres dirigeants.

Toutes les directions de chaque service de la filiale aixoise se retrouvaient au second, au côté bien entendu de la Direction Générale : Marketing, Commercial, Recherche et Développement, Production, et Ressources Humaines. Je n'étais montée à cet étage que lors de mon entretien d'embauche. Les collaborateurs de tous ces services se partageaient le rez-de-chaussée et le premier étage.

Alexandre montait régulièrement au premier étage lorsque Louis, notre contrôleur de gestion, avait besoin d'échanger avec lui. Par contre, il refusait de se rendre au second étage, il disait qu'il n'avait pas de temps à perdre. Il avait alors chargé Miss Pimbêche de faire le lien avec Monsieur TAMBON. Elle avait donc le privilège de pouvoir monter dans son bureau (et pas seulement pour parler comptabilité, si vous voyez ce que je veux dire...). Elle en tirait une immense fierté et se vantait ouvertement de collaborer avec le deuxième, ce qui n'était pas étranger au fait que pas grand monde ne la supportait au rez-de-chaussée.

Je m'assis dans mon fauteuil, allumai mon ordinateur et attrapai un

crayon. Je délaissai volontairement la grosse pile de documents, sachant pertinemment qu'elle ne représentait que de la saisie comptable ennuyeuse, et pris un des deux dossiers posés sur le côté.

Je me targuais d'avoir des facilités avec les chiffres. Mon cerveau avait une certaine logique qui me permettait de travailler assez vite et surtout, de déceler plus rapidement que la moyenne – mes deux collègues féminines y compris – l'origine d'un dysfonctionnement. Ainsi, en plus de mon travail « basique », Alexandre me confiait parfois les dossiers des filiales françaises qui n'étaient pas « équilibrés ». Et depuis mon arrivée entre ces murs, quasiment deux ans auparavant, je pouvais me vanter (en toute humilité bien sûr) d'avoir résolu les quelques anomalies tombées entre mes mains.

Je saisis le code dans mon logiciel, accédai au dossier concerné, et me plongeai dans les chiffres. Celui-là allait être plus coriace : le problème concernait la société parisienne la plus importante, gérée par Miss Pimbêche, et persistait depuis plusieurs mois. Visiblement, elle n'en était pas arrivée à bout, et elle avait dû se résoudre à me le confier. Ou plutôt, *Alexandre* avait dû la convaincre de me le confier...

Ce dernier me fit presque sursauter lorsqu'il se pencha vers moi.

— Hé, tu m'entends ?

Je relevai la tête avec un air interrogateur.

— Ça fait au moins trois fois que je t'appelle ! Tu viens boire un café ou tu préfères que je t'en ramène un ?

Je jetai un œil à l'horloge : déjà dix heures ! J'étais un peu agacée car je n'avais pas avancé d'un iota. Je reculai donc mon fauteuil et lui répondis :

— Une pause me fera le plus grand bien. Je viens avec toi, Alex !

Je pris soin de verrouiller mon poste de travail et le suivis dans le couloir, sous le regard glacial de Miss Pimbêche et Naëlle.

Nous n'avions pas réellement de salle de pause. En fait, quatre couloirs convergeaient vers un espace situé au milieu des bureaux du

rez-de-chaussée, dans lequel se trouvaient les machines à café et quelques tables hautes. Plusieurs personnes y étaient déjà installées. Je pris deux jetons dans ma poche, et attrapai le bras d'Alex.

— Laisse. Aujourd'hui c'est mon tour.

Alex fit une moue contrariée, mais ne dit rien. Il savait que je ne lâcherais pas. Il était de la vieille école et considérait comme malvenu de se faire offrir un café par une femme. Si ça, ça n'était pas une attitude un peu rétro ! Mais je passai devant lui en insérant un jeton, et tapai sur la touche « espresso noir sans sucre ». J'entendis une voix moqueuse dans mon dos.

— Dis donc Alex, tu ne serais pas en train de te faire offrir un café par une de tes charmantes collègues ? C'est abusé quand même, surtout venant de toi !

Je soupirai (encore !) : j'avais espéré l'éviter, celui-là... Je me retournai et fusillai du regard Landry, qui nous regardait, tout sourire, entouré de sa cour comme un prince. Il avait travaillé dans l'équipe acquisition du service marketing, dans un des bureaux du rez-de-chaussée. Il avait récemment obtenu une petite promotion et avait rejoint l'équipe créative du même service, au premier étage. Mais contrairement à Miss Pimbêche, il ne s'en vantait pas... enfin pas tout le temps et pas ouvertement. Il redescendait régulièrement boire un café avec ses anciens collègues, et passait son temps à s'amuser aux dépens des autres. Mon Dieu que je détestais son attitude !

J'allais le remettre joyeusement à sa place, quand Alex me devança.

— Oui comme tu vois. Tu sais, il n'est jamais trop tard pour s'améliorer. Tu devrais essayer, ça te ferait le plus grand bien.

Je regardai Alex avec un sourire ravi. J'appréciai vraiment ce moment à sa juste valeur, car il était encore trop rare qu'Alex remette quelqu'un clairement à sa place. Je jetai un coup d'œil à Landry, et lui souris de toutes mes dents : il était littéralement stupéfait. Il se redressa en fronçant les sourcils... mais se figea en regardant par-dessus mon épaule.

Une voix forte lança un « bonjour », puis « ah voilà, c'est toi que je